

Anne Sexton

(1928- 1974)

Tu vis ou tu meurs

Œuvres poétiques (1960-1969)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sabine Huynh

Préface de Patricia Godi

Éditions des femmes – Antoinette Fouque



Tu vis ou tu meurs est reconnu comme un chef-d'œuvre.

« Si l'exploration des liens de parenté occupe une place centrale dans la poésie d'Anne Sexton, sa nouveauté réside aussi, fondamentalement, dans la venue à l'écriture de l'autre relation qui a interrogé la psychanalyse, à laquelle la culture androcentrée s'est généralement peu intéressée, contrairement à la relation entre père et fille, entre père et fils, mère et fils : la relation des mères et des filles. Dès lors que le sujet lyrique se situe en tant que fille dans nombre de poèmes, de même qu'en tant que génitrice, l'œuvre entreprend doublement de pallier le silence qui a entouré les généalogies féminines » P.G.

Les quatre recueils présents dans cette édition sont traduits pour la première fois en français par Sabine Huynh, qui a fait de la traduction de l'œuvre d'Anne Sexton un projet de vie. Un cinquième recueil, intitulé Transformations, sera publié

Figure majeure de la poésie américaine, Anne Sexton (1928-1974) est l'auteurice d'une œuvre poétique composée de plus d'une dizaine de recueils précurseurs. Ses poèmes explorent des thèmes aussi divers que l'enfermement psychiatrique, la féminité et le corps, le désir, l'enfantement, la famille, l'amour, l'écriture... thèmes qu'elle partage avec Sylvia Plath, dont elle est proche. Récompensée par le prix Pulitzer en 1967, elle se voit décerner des titres honorifiques dans de nombreuses universités, telles que Harvard, Colgate ou encore Boston. Rattrapée par ses maux, elle met fin à ses jours en 1974.

Anne Sexton – Poèmes choisis

VOUS, DOCTEUR MARTIN

Vous, docteur Martin, vous vous rendez
de petit-déjeuner en délire. Fin août
j'ai foncé dans le tunnel aseptisé
où les morts mouvants parlent toujours
de pousser leurs os contre l'impulsion
de la guérison. Et je suis soit la reine de cet hôtel d'été
soit l'abeille qui rit sur un bâton

de mort. Nous attendons dans la mêlée
de rangs brisés qu'ils déverrouillent
la porte et nous comptent aux grilles glacées
du diner. Le schibboleth on bredouille
et dans nos camisoles de sourires bêtes
nous avançons vers la viande et le brouet.
L'une derrière l'autre nous mâchons, nos assiettes.
grincent et gémissent comme des craies

sur un tableau noir. Pas de couteau en vue
pour se trancher la gorge. Je produis
des mocassins tous les matins. Mes mains au début
restaient vides, défaites pour les vies
qu'elles travaillaient. À présent j'étudie
leur reprise, chaque doigt coléreux exigera

que je répare ce qu'un autre brisera

demain. Bien sûr que je vous adore;
vous vous appuyez sur le ciel en plastoc,
dieu de notre bloc, prince de tous les renards. Les
couronnes de rupture sur la tête de Jack
sont neuves. Votre troisième œil

où nous dormons et larmoyons.

Quelles enfants imposantes nous sommes
ici. Je crois dans tous les sens la plus grande
dans la meilleure salle. Votre métier ce sont les hommes,
vous rendez visite à l'asile, un regard
de prophète dans notre nid. Là-bas dans le couloir
l'interphone vous appelle. Vous vous tortillez attiré par
des enfants rusées en train de choir

comme des torrents de vie pris dans la glace.
Et nous sommes de la magie se parlant à elle-même,
bruyante et solitaire. Je suis la reine de tous mes vices
oubliés. Suis-je toujours égarée?
Jadis j'étais belle. Maintenant je suis moi-même,
comptant des mocassins rangée après rangée
sur l'étagère muette où ils continuent d'espérer.

**

*

EUR: CES BOIS

*«Car il suffit en ce monde qu'on vous fasse tourner une
fois sur vous-même les yeux fermés pour que vous soyez
perdu - [...] Ce n'est que lorsque que nous sommes
perdus [...] que nous commençons à nous retrouver. »*

Thoreau'

Gentil monsieur: ceci est un jeu passé
de mode, nous y jouions à dix ans.
Parfois, sur l'Île, au sud de l'État
du Maine fin août, la brume de l'océan,
froide, rendait étrange et pâle la forêt
entre Dingley Dell et la villa de grand-père.
Comme si chaque pin s'était changé en gibet
brun et obscur; comme si le jour s'était paré
de nuit et les chauve-souris volaient au beau
milieu du jour. C'était un jeu que de tourner sur soi
une fois pour voir que l'on était perdu; le corbeau
faisait gémir sa corne dans le noir, on le savait,
le dîner ne viendrait jamais, on le savait, l'appel
de la cloche de la balise de détresse au loin disait
ta nourrice est morte. Ô Mademoiselle,
la barque a chaviré. Alors tu as succombé. Retourne-toi
une fois, en y pensant, les yeux fermés.

Gentil monsieur: Perdue et du même genre que

Henri Thoreau, Walden ou la vie dans les bois, trad. Louis Fabulet, éditions de la Nouvelle Revue Française, 1922.

.
les bois étaient blancs et mon esprit nuiteux
a vu tant de choses insolites, irréelles et insensées.
En ouvrant les yeux, bien sûr que j'ai peur
de regarder - regard intérieur que la société méprise
Pourtant, je cherche dans ces bois et ne trouve rien de
pire
que moi-même, prise au piège entre les raisins et les
épines.